

24 images

24 iMAGES

Lettre de Bruxelles La preuve par *L'impure*

Thierry Horguelin

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22631ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Horguelin, T. (1992). Lettre de Bruxelles : la preuve par *L'impure*. *24 images*, (64), 56–57.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LETTRE DE BRUXELLES LA PREUVE PAR L'IMPURE

par Thierry Horguelin

Mes très chers,

Quelle est donc cette spécialité québécoise qui fait tant pour notre réputation internationale que le monde entier cherche à en retrouver la recette secrète? La tourtière? Point. Le sirop d'érable, dont les Japonais fabriquent maintenant, paraît-il, une imitation de synthèse à peu près probante? Que nenni, et je vous le donne en mille: il s'agit du téléroman.

Déjà la France en commet d'aussi mauvais que les nôtres. Quant à la RTBF, la diffusion en Europe de *Lance et compte* n'est pas tombée dans l'œil d'un décideur borgne puisque la première chaîne nationale belge francophone vient de mettre en chantier *Les navetteurs*. Quarante-huit épisodes sont

déjà prévus de ce «grand feuilleton populaire» qui traitera «du quotidien de Belges moyens, au travers d'intrigues qui se noueront lors de la navette entre Bruxelles et Liège, mais se poursuivront sur le lieu de travail comme au sein du domicile privé». (Je tire ces précieux renseignements de mon programme télé préféré.) Le vécu, la moyenne, le bureau et la cuisine: il n'y manque, en effet, pas un ingrédient.

Le téléroman, la télé en général seraient-ils meilleurs s'ils étaient faits par de bons cinéastes? C'est un fantasme tenace, à propos duquel on ne manque jamais de rappeler que Godard rêve depuis toujours de filmer un match de soccer pour le petit écran, ce qu'aucune

chaîne ne lui a encore accordé. Un fantasme qui en rejoint un autre: celui qui veut que ce soit avec la pire littérature qu'on ait fait les chefs-d'œuvre du cinéma. Une bonne partie du cinéma américain classique n'est-elle pas là pour prouver que des cinéastes surent apposer leur griffe sur un matériau qui ne tenait pas la route, sans le traiter par-dessus la jambe ou au second degré, mais, au contraire, en l'empoignant tel quel? En même temps, cette idée d'une transcendance absolue de la «pure mise en scène» sur le scénario (qui fit les beaux jours du macmahonisme ¹) n'est-elle pas un mirage? La question reste ouverte, à présent que de nombreux cinéastes, las des

dérives du discours auteuriste, se revendiquent d'abord comme des artisans, et que les notions de genre, de travail à la commande et de cinéma de série, auréolées de la nostalgie d'un âge d'or révolu, alimentent bien des fantasmes.

Ces fantasmes se reportent à présent du vieil Hollywood sur la télé, lieu par excellence du travail à la commande et à la chaîne, où l'idée de série reste encore à explorer dans ses conséquences esthétiques. Où, surtout, un cinéaste peut espérer retrouver un rythme de production normal, et garder la main, alors qu'il lui devient de plus en plus difficile de tourner un film de cinéma par an. L'analogie cependant s'arrête là, car pour le reste, la télé ne fonctionne pas du tout, on ne le sait que trop, comme le «studio system» d'antan.

Prenons le cas de Paul Vecchiali. Parce que, cinéaste, il passait du mélodrame à la comédie en-chantée à la Demy et du porno au film populaire à la façon des années 30, avec la volonté d'être un artisan complet de son métier, on ne s'est pas étonné de le voir devenir un habitué du téléfeuilleton. Depuis *Once more*, il a réalisé avec un égal bonheur un bel épisode de la série *Le Lyonnais (Le mystère des violettes)*, les sept épisodes des *Jurés de l'ombre* et une vingtaine de sitcoms-fléuve *En cas de bonheur*. Autant de preuves que ce n'est pas le matériau de départ qui fait la différence entre un cinéaste et un téléaste, mais la netteté d'un

Marianne Basler
dans la
téléadaptation du
roman de Guy des
Cars *L'impure*



regard (d'autres disent: d'une morale) de metteur en scène.

C'est donc avec curiosité qu'on apprend que l'auteur de *Corps à coeur* avait tourné à Cuba, avec des moyens conséquents, une téléadaptation de *L'impure* de l'affreux Guy des Cars, en deux épisodes d'une heure et demie. Avec curiosité et inquiétude: même en sachant le cinéaste capable de miracles, même en connaissant son goût du vieux cinéma populaire (dont, qu'on le veuille ou non, la télé a hérité la fonction, si pas la qualité), ne serait-il pas victime de la stupidité sans remède de ce roman hautement édifiant et pleurnichard? Au vu des résultats, ces craintes n'étaient pas, hélas, injustifiées.

Rendons d'abord hommage à Vecchiali de n'avoir pas choisi la solution de facilité: celle du second degré, qui aurait consisté à traiter avec une dérision méprisante les clichés atrocement lacrymaux du roi du roman de gare. Au contraire, et *L'impure* n'est pas pour rien dédié à la mémoire de Jacques Demy, Vecchiali assume complètement le contenu et le déroulement du livre, sa psychologie de roman-photo, ses péripéties outrageusement romanesques, sa sentimentalité écœurante et jusqu'à son dénouement sulphurique. Pour le meilleur et pour le pire.

Car Vecchiali n'est pas parvenu à violenter les poncifs du mélo, à leur arracher ces accents déchirants qui donnent le grand frisson chez Borzage ou Sirk. Le début de *L'impure* est très séduisant et formellement

flamboyant. Sortie de l'assistance publique, Chantal (sublime Marianne Basler, déjà actrice pour Vecchiali dans *Rosa la rose*) fait le mannequin dans le Paris d'avant-guerre. Elle tombe dans les bras d'un lord anglais et lui donne un enfant. Le personnage est beau, pimbêche énergique, orgueilleuse et révoltée, on sent qu'il va lui arriver des tas d'ennuis, et ce prologue, dominé par le jeu des regards, des reflets et des miroirs, est emballé avec une magnificence, une rapidité d'exécution et un brio auxquels les feuilletons télé ne nous ont guère habitués.

Ça se gâte dans tous les sens lorsque Chantal se découvre lépreuse des œuvres d'un chat birman (!), et qu'elle plaque tout sans explication pour débarquer sur un îlot du Pacifique, dans une communauté de malades où réside un espoir de guérison. Il est alors difficile de ne pas voir la lèpre comme une transposition du sida et *L'impure* comme la suite de *Once more* (la dédicace à Demy,

et le fait que Vecchiali se distribue lui-même dans le rôle d'un vieux lépreux condamné qui a trouvé la sagesse dans la maladie, se chargeant du coup d'une tout autre et terrible résonance). Mais cette métaphore reste en creux, tant l'immense savoir-faire du cinéaste est piégé par ailleurs par l'avalanche de malheurs qui s'abat sur le destin de son héroïne (trahison, viol, typhon sorti de *Hurricane* de Ford, incendie, suicide, rejet filial et l'on en passe). La cohérence des personnages s'effiloche alors que le récit se change en un édifiant chemin de croix qui, de façon peu crédible, transforme tout à trac Chantal l'insoumise en Soubirous d'opérette (en proie à des visions, elle finit, transfigurée par la rédemption, par prendre le voile pour retourner soigner les lépreux...). Du coup, Vecchiali a du mal à faire respirer son film malgré quelques digressions et de sympathiques personnages secondaires (le steward Williams).

Posons alors qu'il y a

littérature populaire et littérature populaire. Il en est une détonnante et jubilatoire, libératrice et parfois même subversive, celle qui va de Fantomas à Gaston Leroux et d'Eugène Sue à Paul Féval en passant par le roman noir et le délirant Ponson du Terrail. L'autre peut parfois fasciner comme la bêtise fascinait Flaubert, elle reste néanmoins moralisatrice et parfaitement aliénante, et le plus bel écrivain filmique n'y pourra rien changer. Vecchiali en apporte malgré lui la preuve non par l'absurde mais par l'impure. ■

1. Cf. *La mise en scène comme langage* de Michel Mourlet (*La Table ronde*) ou, tout récemment, l'ahurissant, indispensable et passionnant *Dictionnaire des films* de Jacques Lourcelles (Bouquins-Laffont).



Agnès Nano et Marianne Basler dans la télé-série *L'impure* réalisée par Paul Vecchiali